Lycée Bellevue, CPGE 1e année - Français-Philosophie - DS n°1 - Mme Lachaume

Résumez ce texte en 100 mots +/-10% (si tiers-temps : lignes en mots

- si vous le rédigez sur une copies traditionnelle, vous ferez bien apparaître les paragraphes, et vous placerez une barre oblique tous les 20 mots. Vous laisserez libre une ligne sur deux. Vous indiquerez le nombre total de mots.

- si vous choisissez d'utiliser le "document réponse", vous placerez un seul mot par trait. Pas besoin de barres de décompte ni de nombre total de mots mais attention : bien indiquer par une double barre verticale chaque changement de paragraphe.

Sans doute nombre d'écrivains écrivent comme ils respirent, comme l'abeille fait son miel, accomplissant ainsi une fonction qui leur est naturelle et qui est probablement nécessaire à leur équilibre. A ceux-là, le lecteur n'apparaît nullement comme le destinataire obligé de leur écrit, et même, à la limite, la notion de publication peut leur être étrangère. Ils forment une famille – de Montaigne à Marcel Jouhandeau - dont l'œuvre s'accommoderait, semble-t-il, au risque de disparaître à tout jamais, de l'obscurité d'un tiroir ou du secret d'un coffre-fort. Paul Valéry défend, dans *Monsieur Teste*, l'idée selon laquelle les hommes célèbres – écrivains, mais aussi musiciens, peintres, mathématiciens – sont, par cela seuls qu'ils sont connus, des génies de second ordre, les autres, les vrais, n'ayant pas commis la faute originelle de se divulguer et préférant « mourir sans avouer ».

Peut-être. Il n'empêche que si nous pouvons citer Montaigne et Jouhandeau, c'est précisément parce qu'ils ont publié et sont entrés ainsi – de mauvais gré peut-être, et comme de biais, voire à reculons – dans l'autre catégorie, celle des écrivains qui écrivent pour publier et qui ressemblent à des artisans en chambre.

Car ils fabriquent très délibérément un objet manufacturé – en règle générale en effet, ils écrivent d'abord à la main -, conçu pour un certain public et destiné à être mis en vente sous un aspect étudié – ils conçoivent eux-mêmes la couverture du livre avec titre, illustration et textes de rabats de jaquette -, à une date convenable – car on ne lance pas un recueil de contes de Noël en juillet. Il faut se garder de les mépriser. De l'artisan, ils possèdent l'honnêteté et la conscience professionnelles. Pour moi, je me réclame sans honte de cette famille. Si je savais ne pouvoir être publié, je n'écrirais rien. Et il est indispensable à la qualité de mon sommeil que le livre que je donne soit une bonne et loyale marchandise. (…)

Oui, la vocation naturelle, irrépressible du livre est centrifuge. Il est fait pour être publié, diffusé, lancé, acheté, lu. La fameuse tour d'ivoire de l'écrivain est en réalité une tour de lancement. On en revient toujours au lecteur, comme à l'indispensable collaborateur de l'écrivain. Un livre n'a pas un auteur, mais un nombre indéfini d'auteurs. Car à celui qui l'a écrit s'ajoutent de plein droit dans l'acte créateur l'ensemble de ceux qui l'ont lu, le lisent ou le liront. Un livre écrit, mais non lu, n'existe pas pleinement. Il ne possède qu'une demi-existence. C'est une virtualité, un être exsangue, vide, malheureux, qui s'épuise dans un appel à l'aide pour exister. L'écrivain le sait et, lorsqu'il publie un livre, il lâche dans la foule anonyme des hommes et des femmes une nuée d'oiseaux de papier, des vampires, secs, assoiffés de sang, qui se répandent au hasard en quête de lecteurs. A peine un livre s'est-il abattu sur un lecteur qu'il se gonfle de sa chaleur et de ses rêves. Il fleurit, s'épanouit, devient enfin ce qu'il est : un monde imaginaire foisonnant, où se mêlent indistinctement –

comme sur le visage d'un enfant les traits de son père et de sa mère – les intentions de l'écrivain et les fantasmes du lecteur. Ensuite, la lecture terminée, le livre épuisé, abandonné par le lecteur, attendra un autre vivant afin de féconder à son tour son imagination et, s'il a la chance de réaliser sa vocation, il passera ainsi de main en main, comme un coq qui tamponne successivement un nombre indéfini de poules.

Ainsi toute création se veut-elle fondamentalement contagieuse et en appelle-t-elle à la créativité des lecteurs, tout comme Yahvé, ayant fait l'homme à son image, lui a délégué du même coup son pouvoir créateur. Mais cela implique bien entendu que l'écrivain respecte la liberté de création de son lecteur. Question fondamentale : quelle est la part qui revient au lecteur dans la création littéraire ?

Il convient de faire ici une importante distinction entre les œuvres de fiction – roman, théâtre, poésie – et les œuvres non fictives – documents, traités, mémoires. Nous n'envisageons que les premières, seules explicitement créatrices. Car les œuvres non fictives renvoient à une réalité extérieure à elle dont elles se veulent l'image véridique, c'est-à-dire servile. Elles nient la part de création qu'elles contiennent comme malgré elles, selon une démarche dont l'ambigüité n'est pas dénuée de mauvaise foi. « Je n'invente rien, je reproduis les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles furent » affirment d'une même voix l'historien, le physicien, le doctrinaire. Cette négation de sa propre part de création par l'écrivain de non-fiction s'accompagne d'une négation *a fortiori* de toute création de la part du lecteur. Le lecteur d'un ouvrage d'histoire, d'un traité de physique ou d'une théorie politique se doit d'être toute réceptivité avec ce que cela demande de mémoire, d'intelligence et surtout de docilité. Tout autre est l'attitude de l'auteur de fiction. Ses rapports avec le réel sont complexes, ambigus, voire purement et simplement piégés. Les enfants des écoles avec lesquels je vais parfois dialoguer me posent souvent la question la plus fondamentale que soulève le roman : qu'y a-t-il de vrai dans vos histoires ? Je sais bien que je me condamne à leurs yeux si je réponds : rien, j'ai tout inventé. Mais je me condamne également en répondant à l'inverse : tout, dans les moindres détails, est emprunté à l'histoire, à la chronique, ou aux faits divers. A cette terrible question, seul répond parfaitement le mot de Jean Cocteau : « Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité ». Il est facile de l'illustrer de cent exemples différents. Je cite volontiers le cas de *Robinson Crusoé*. Comment expliquer en effet que le roman de Daniel Defoe ait eu – et possède encore – l'immense retentissement que l'on sait, alors que les relations fidèles du fait divers vrai qui l'a inspiré – l'abandon du timonier Alexandre Selkirk sur une île déserte – restent à peu près inconnues ? J'ai tenté ailleurs d'analyser le rapport mystérieux, de nature mythologique selon moi, qui prête au roman sa force de pénétration en nous. Il reste que la notion même de mythe est frappée d'équivoque : un mythe, c'est à la fois une belle et profonde histoire incarnant l'une des aventures essentielles de l'homme, et un misérable mensonge débité par un malade mental, un mythomane, justement.

Michel Tournier, *Le Vol du vampire* (1982)

RAPPEL

On appelle *mot,* toute unité typographique signifiante séparée d'une autre par un espace ou un tiret.

Exemple : *c'est-à-dire* = 4 mots
j'espère = 2 mots
après-midi = 2 mots

Mais : *aujourd'hui* = 1 mot
socio-économique = 1 mot
puisque les deux unités typographiques n'ont pas de sens à elles seules
a-t-il = 2 mots
car "t" n'a pas une signification propre.

Attention : un pourcentage, une date, un sigle = 1 mot.

Exemples de rédaction sur le Document Réponse :

c'	est-	à-	dire
a-t-	il		